



MARY WINE

*Dans le lit d'un inconnu*

LA SAGA DES MCJAMES

J'AI  
LU  
POUR elle

AVENTURES  PASSIONS



## **Mary Wine**

Autrice d'une vingtaine de romans, elle s'est spécialisée dans la romance écossaise et a reçu de nombreux prix. Elle a également écrit des livres érotiques.



Dans le lit d'un inconnu

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

**La saga McJames**

- 1 – *Dans le lit d'un inconnu*
- 2 – *Dans le lit d'un guerrier*
- 3 – *Dans le lit d'un ennemi*

**Terres d'Écosse**

- 1 – *Prisonnière de ton cœur*
- 2 – *La farouche*
- 3 – *La fierté d'une femme*

**Les Sutherland**

- 1 – *Captive de ses passions*
- 2 – *Au risque de nous aimer*
- 3 – *Et fondre de désir*
- 4 – *L'indomptable des Highlands*

MARY  
WINE

LA SAGA MCJAMES - 1

Dans le lit  
d'un inconnu

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Lionel Évrard*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Déjà paru sous le titre*  
Les McJames

*Titre original*  
IN BED WITH A STRANGER

*Éditeur original*  
Brava Books published by  
Kensington Publishing Corp., New York

© Mary Wine, 2009

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2014

# 1

## *Warwick Castle, 1578*

Une affreuse grimace enlaidissait la comtesse de Warwick, pourtant belle femme, qui foudroyait du regard la maîtresse de son mari.

— Jamais ! décréta-t-elle. Elle ne portera pas mes perles !

— Que cela vous plaise ou non, elle les portera !

Le comte venait de faire son entrée sans le moindre bruit. Même ses éperons ne cliquetaient pas. Il s'était exprimé d'une voix égale, mais l'autorité qui émanait de lui ne faisait aucun doute.

À son arrivée, chaque domestique présent avait incliné la tête pour marquer son respect au maître de maison, avant de retourner à sa tâche. Mais travailler n'empêchait pas de tendre l'oreille... Le mécontentement grandissant de la châtelaine semait une certaine excitation parmi le personnel. Sa colère n'avait cessé de croître depuis qu'avait été révélée la grossesse de la maîtresse du comte, si bien que l'explication en cours était attendue depuis longtemps.

— Elle portera vos perles, insista-t-il fermement. Avec les toilettes que je vous ai demandé de commander à la naissance du bébé.

Plutôt que de lancer la réplique cinglante qui lui venait à l'esprit, lady Philipa se mordit la lèvre. Elle devait faire attention à ses paroles. Un homme devenait instable dès qu'il se laissait guider par son membre viril... Afin de lui cacher sa mine renfrognée, elle baissa la tête en saluant son époux d'une courte révérence. Et lorsqu'elle la releva, son visage avait retrouvé son impassibilité coutumière, acquise après des années d'entraînement sous le joug de sa gouvernante. Dans un monde contrôlé par les hommes, les femmes devaient se montrer plus disciplinées qu'eux.

— Milord, dit-elle calmement, rien ne me sera donc épargné ? En suis-je réduite à voir mes propres parures au cou de votre concubine ? Cherchez-vous à me plonger dans l'inconfort ?

Le comte vint se camper devant sa femme. Le visage assombri par la colère, il la dévisagea longuement puis agita un index menaçant sous son nez.

— Vous êtes une garce, Philipa ! lança-t-il sèchement. Une garce trop choyée qui ne se donne même pas la peine de remplir la fonction habituelle d'une garce !

Il serra le poing et le brandit avant d'ajouter :

— Écoutez-moi bien, ma chère épouse... Je ne tolérerai aucune malhonnêteté dans cette maison. Si vous osez vous plaindre que je vous prive de confort, je ferai ôter de votre chambre les tapisseries et les tapis. Vos belles robes et vos bijoux vous seront enlevés, et le cabinet à épices vous sera interdit, pour que

vous puissiez vraiment expérimenter ce que c'est que de vivre dans l'inconfort.

La comtesse sursauta, mais parvint en plaquant la main sur sa bouche à réprimer une protestation venimeuse.

Le comte hocha la tête et la prit par le coude pour l'inciter à se tourner vers sa maîtresse.

Ivy Copper, redressée contre ses oreillers, allaitait sa fille. Le poing serré contre le sein gonflé de lait de sa mère, le bébé tétait goulûment en agitant doucement ses jambes. En dépit du fait que nul n'avait pris la peine de l'emballoter, le nourrisson paraissait en pleine forme. Les langes coûtaient cher, et Ivy n'avait pas son mot à dire sur ce qui lui était accordé. Les domestiques restaient sous les ordres de Philipa, qui n'avait demandé à personne de contenir les membres du nouveau-né dans des bandes de tissu pour s'assurer que ceux-ci restent droits. Un simple plaid le protégeait, comme devaient s'en contenter les enfants des paysans.

Ivy, qui se remettait de l'accouchement, avait brossé et rejeté ses cheveux lustrés sur une seule épaule. Philipa avait secrètement espéré que la maîtresse de son mari finirait par mourir de fièvre puerpérale, mais elle offrait l'apparence d'une femme en parfaite santé. Elle avait tout de suite pu allaiter sa bâtarde.

— C'est à votre propre lâcheté qu'il faut vous en prendre, Philipa... reprit son mari. Votre lâcheté qui vous fait honte.

Il l'avait saisie par les épaules pour l'obliger à lui faire face. Elle perçut un soupçon de son odeur masculine, ce qui la fit frissonner. Son faible corps de

femme n'y était pas insensible. Désserter le lit conjugal réclamait une discipline de tous les instants.

— Vous n'êtes qu'une lâche, Philipa ! insista-t-il d'une voix basse et grondante. C'est la crainte de l'enfantement qui vous a fait désertier mon lit. Regardez ma nouvelle fille... La fortune sourit aux audacieux.

Son regard s'adoucit et, l'espace d'un instant, il la considéra avec sympathie.

— Vous êtes mon épouse légitime, reconnut-il. Revenez accomplir votre devoir conjugal dans notre lit. Si vous y consentez, je vous jure qu'aucune autre ne prendra votre place. Plus d'enfant illégitime pour supplanter le vôtre...

Lady Philipa lutta pour se libérer en secouant la tête. La peur l'empêchait de parler. L'enfantement faisait courir aux femmes un risque mortel. Près de la moitié de ses amies étaient mortes dans des souffrances atroces, des suites d'une fièvre puerpérale ou – pire encore – parce qu'il avait été impossible d'extraire l'enfant de leur ventre.

Le comte émit un grognement de dégoût. Un doigt pointé sur elle, il tonna :

— Dans ce cas, vous placerez vous-même votre rang de perles au cou de ma concubine ! D'ailleurs, c'est vous qui serez la marraine de ma fille.

— Vous voulez dire... que vous allez la reconnaître ?

Sous le choc, Philipa sentit sa lèvre inférieure se mettre à trembler.

— Mais... protesta-t-elle faiblement. Et Mary ? Je vous ai donné une fille légitime, milord !

— Ce pour quoi vous avez été amplement récompensée, répliqua-t-il.

Lâchant ses épaules, son mari caressa sa joue d'un revers de main et ajouta :

— Et je serais prêt à le faire de nouveau si vous acceptiez de regagner notre lit, comme une épouse doit le faire.

Il baissa la voix de manière à ne pas se faire entendre d'Ivy :

— Je la laisserais volontiers de côté, Philipa, pour vous et pour le fils légitime que vous accepteriez de me donner. Réfléchissez-y... Je ne m'abaisserai jamais au viol. Vous ne ferez pas peser ce poids sur mes épaules. Nous sommes mariés. Il est de votre devoir de porter mes enfants, tout comme il est du mien de vous réserver mon lit.

Sur ce, son mari s'éloigna et rejoignit le groupe de visiteurs venus célébrer l'accouchement. Ce jour marquait le début des relevailles de la mère. Deux semaines plus tard, si l'enfant survivait, viendrait celui de son retour à l'église, où elle serait officiellement purifiée par le clergé. Sa bâtarde serait alors baptisée. Ces traditions étaient si vieilles que nul ne se souvenait plus de leur origine. Si Ivy mourait avant ce jour, elle serait enterrée en terre non consacrée. Et si le bébé passait de vie à trépas sans avoir été baptisé, il subirait le même sort.

Les bruits de l'enfant tétant avidement le sein de sa mère semblaient emplir la pièce. De riches tentures de laine avaient été disposées autour du lit. Une autre, plus luxueuse encore, le recouvrait. Des draps de lin fin le garnissaient. Celui qui avait été taché de sang, le jour de la naissance, était fièrement exposé près d'une fenêtre. Pour se porter chance, les visiteurs le touchaient en partant. La chemise de nuit d'Ivy

avait été tirée de la garde-robe de Philipa. L'étoffe fine brillait sur sa peau crémeuse. Il lui suffisait de demander pour que lui soient servis du vin chaud et des gâteaux.

L'événement avait été fêté avec la même prodigalité que lorsqu'elle avait elle-même accouché de sa fille Mary. Mais, contrairement à Ivy, elle n'avait pas eu à allaiter le nouveau-né et à s'en occuper. Une femme d'extraction noble ne s'abaissait pas à cela. Une nourrice s'en était chargée.

Les yeux de Philipa se reportèrent sur la poitrine de la maîtresse de son mari. Celui-ci, en riant, essuyait de sa main la joue de l'enfant éclaboussée par une giclée de lait. Tout sourire, les joues roses de plaisir, Ivy se laissait couvrir de compliments et d'attentions par le maître de maison.

Ce spectacle laissa dans la bouche de lady Philipa un goût d'amertume. Elle frissonna en songeant à ce qu'elle devrait accepter pour regagner les faveurs de son mari. Elle se sentait incapable d'y parvenir une nouvelle fois. Il lui avait fallu deux jours pour mettre sa fille au monde. Deux interminables journées remplies d'une souffrance atroce. En fait, si elle avait refusé d'allaiter son enfant, c'était aussi parce qu'elle le haïssait de l'avoir fait souffrir à ce point. Cette haine s'était étendue à son mari et à ses exigences de nouvelles grossesses.

La mère de Philipa n'avait pu y échapper et avait été contrainte d'accepter son sort, mais l'époque avait changé. L'Angleterre avait une reine, désormais, et Mary pourrait hériter de son père. Élisabeth Tudor allait y veiller. Les hommes devraient accepter de voir leur règne absolu sur les femmes prendre fin.

Dans un froissement de jupons de soie, Philipa préféra s'éclipser. Que la bâtarde soit reconnue ne changerait rien au fait qu'elle restait la maîtresse du domaine. Quand le comte serait rappelé à la cour, Ivy et son enfant ne dépendraient plus que d'elle.

### *Chapelle de Warwick*

— Sous quel nom l'enfant doit-elle être connue ?

L'assemblée retint son souffle en attendant la réponse à cette question du pasteur. Un nouveau-né ne recevait son prénom que le jour de son baptême, afin d'éviter qu'en cas de malheur Satan puisse envoyer un démon s'emparer de son âme.

En tant que marraine, Philipa répondit d'une voix forte :

— Anne. En hommage à la défunte mère de notre bien-aimée souveraine.

Les yeux exorbités, le pasteur faillit lâcher l'enfant dans les fonts baptismaux. Philipa battit des paupières en faisant mine de ne pas comprendre l'origine de son trouble. Un murmure désapprobateur s'élevait de l'assistance, mais elle n'en avait cure. C'était à dessein qu'elle avait choisi pour la bâtarde un prénom maudit. Anne Boleyn avait eu la tête tranchée bien longtemps avant que celle de sa fille ne soit ceinte de la couronne d'Angleterre. Mais nul n'était en mesure de s'opposer à son choix. Ni son mari ni sa maîtresse n'étaient autorisés à assister à la cérémonie.

Cédant au regard noir que lui lançait Philipa, l'homme de Dieu plongea le bébé dans l'eau bénite, bien qu'avec réticence. Anne se mit aussitôt à pleurer

vigoureusement, le visage crispé et rougi par le froid. Celle qui était à présent sa marraine se renfrogna tandis qu'un concert de hourras s'élevait de l'assistance. Si le bébé n'avait pas crié pour expulser le mal qui était en lui, il aurait été banni de la communauté. Mais le cri qu'Anne avait poussé s'était fait entendre jusqu'aux derniers bancs et lui assurait une place parmi les chrétiens.

Au moins Philipa se réjouissait-elle d'être parvenue à lui donner un funeste prénom. Après avoir marmonné une ultime prière, le pasteur enveloppa l'enfant dans un linge et le lui tendit. En s'efforçant de garder un visage de marbre, elle sortit de la chapelle avec sa filleule.

Dès qu'elle eut atteint le vestibule menant à ses appartements, elle déposa le bébé dans les bras d'une femme de chambre et tourna les talons. Elle ne put donc surprendre les regards indignés et hostiles que lui lançaient les servantes. Celles-ci s'empressèrent de reconforter celle qu'elles considéraient comme une des leurs. Anne hoqueta une ou deux fois encore avant de s'apaiser contre la poitrine accueillante qui s'offrait à elle. L'une après l'autre, les servantes caressèrent ses doux cheveux de bébé en vantant sa beauté.

En jetant un coup d'œil au couloir dans lequel s'était engagée la maîtresse de maison, la gouvernante se rembrunit et maugréa :

— Certaines personnes ont vraiment la méchanceté dans le cœur ! L'arrivée d'un bébé est une bénédiction pour une maison. Tout le monde sait cela. La comtesse va finir par s'empoisonner dans son aigreur. Croyez-moi, cela ne pourra qu'entraîner des jours sombres pour tous ceux qui vivent sur le domaine.

Les deux plus jeunes s'abstinrent de commenter les propos de leur aînée. Médire de la maîtresse de maison pouvait entraîner le renvoi. Mais aucune d'elles n'aurait contredit la gouvernante. S'en faire une ennemie pouvait condamner une servante à n'effectuer que les tâches les plus ingrates.

Elles préférèrent continuer de s'extasier devant la bébé et s'émerveiller de ses lèvres en pétales de rose. Un nouveau-né en bonne santé apportait la bénédiction de Dieu dans toute la maison. La vie était suffisamment dure comme cela. Mieux valait se concentrer sur les bonnes choses de l'existence quand elles se présentaient.

### *Warwick Castle, le printemps suivant*

— Mère ! Mère ! Les cygnes sont sortis de leurs œufs !

Philipa répondit d'un sourire à sa fille qui accourait vers elle dans le hall, sa nurse sur ses talons.

— Bien sûr, je vais venir voir ça, mon trésor...

Philipa suivit Mary qui rebroussait chemin vers la porte d'entrée. Ses cheveux blonds illuminés par le soleil la firent sourire de plus belle. Tout en elle trahissait le sang bleu. Elle n'avait rien – contrairement à la bâtarde d'Ivy – qui ne fût noble et gracieux.

Non seulement sa fille était parfaite, mais elle était aussi légitime. La joie que lui procurait ce constat fit long feu lorsque Philipa aperçut, en sortant, Ivy qui se promenait dans le parc. La catin était de nouveau enceinte et, selon les ragots, cette fois ce serait un garçon.

— Regardez, mère !

Mary pointait du doigt la nichée de cygnes, mais Philipa avait perdu tout intérêt pour la chose, obsédée qu'elle était par la maîtresse de son mari.

Alice, sa dame de compagnie, lui dit doucement :

— Vous devriez reconsidérer votre position, milady... et laisser votre mari partager de nouveau votre couche.

Philipa se tourna vers elle dans un froissement d'étoffe, mais son expression de mauvaise humeur n'impressionna nullement Alice. Celle-ci l'avait quasiment élevée, et découvrir sur son visage un air désapprobateur ne pouvait laisser Philipa de marbre, toute maîtresse du domaine qu'elle était désormais. Au fond d'elle-même, elle avait toujours l'impression d'être cette petite fille à qui Alice avait appris la discipline d'une main ferme.

— Il pourrait obtenir le divorce et vous renvoyer chez votre père, milady... reprit sa dame de compagnie. C'est votre devoir qu'il vous demande d'accomplir. Il vous suffit de lui donner un fils.

— Et si je lui donne encore une fille inutile ?

Philipa frissonna et poursuivit :

— Vous avez entendu la sage-femme : mes hanches sont trop étroites. Si Mary avait été un plus gros bébé...

Elle ne put conclure, tant cette perspective l'épouvantait. Alice secoua la tête avec compassion.

— Milady... dit-elle gentiment. Le premier bébé est toujours plus difficile à mettre au monde. Donnez un fils à votre mari, et votre position sera consolidée.

Un long frisson secoua Philipa de la tête aux pieds. Sous ses jupes, elle serra les cuisses fortement. La

seule idée d'enfanter de nouveau suffisait à la terrifier. Elle en était incapable. Elle voulait vivre, pas mourir dans une mare de son propre sang !

— Je n'en ferai rien, Alice, décréta-t-elle sèchement. Plus jamais je ne m'offrirai à mon mari, je le jure ! Même s'il doit demander le divorce et me renvoyer chez mon père.

En reportant son attention sur Ivy, Philipa sentit des larmes couler le long de ses joues. Une jalousie intense la submergea. Elle l'accueillit avec joie, car elle suffisait à chasser sa peur. La colère vint ensuite, qui fit bien vite le terreau de la haine. Elle ressentait une aversion profonde pour Ivy et sa bâtarde à cause de tout ce qu'elles lui prenaient.

Elle les détestait véritablement. Elle les *haïssait* de tout son cœur.



*Warwick Castle, 1602*

— Dépêche-toi un peu ! La comtesse est d'une humeur massacrate, aujourd'hui.

En réponse à l'avertissement de la gouvernante, Anne maugréa :

— Voilà qui ne va pas nous changer...

Joyce lui lança un regard sévère.

— Tiens ta langue, jeune fille ! N'oublie pas qu'elle t'est supérieure par la naissance. C'est Dieu qui l'a voulu.

Anne s'inclina en prenant garde de ne pas déséquilibrer le lourd plateau du petit déjeuner qu'elle portait. Elle avait en effet tout intérêt à surveiller son langage et ses mouvements d'humeur. Elle se souciait peu de son confort personnel, mais il aurait fallu être une bien mauvaise fille pour ajouter au fardeau de sa mère. Lady Philipa ne se contenterait pas de la punir : elle se ferait une joie d'étendre la punition à sa rivale.

En soupirant, Anne suivit Joyce en direction de l'aile ouest. Elles se hâtaient de manière que la

nourriture arrive chaude. Des couvre-plats recouvraient les différents éléments du repas. Leurs dômes d'argent ornés de fleurs et d'oiseaux avaient été préalablement chauffés.

Cette tâche avait été assignée à Anne dès l'adolescence. Au cours des premiers mois, ses poignets avaient souffert d'avoir à porter le lourd plateau chargé d'argenterie, mais désormais, c'était d'une main sûre qu'elle le tenait.

Ce n'était pas sans raison que Philipa lui avait réservé ce rôle. De cette manière, Anne devait dormir avec les servantes, derrière les cuisines, sous l'œil vigilant de la gouvernante, et se lever à l'aube. Pas de badinage ni de rendez-vous galant pour elle. Elle était supposée rester vierge.

Même si elle n'était qu'une bâtarde, la part de sang noble en elle devait être préservée. Philipa avait beau détester tous les enfants d'Ivy, elle demeurait une maîtresse de maison avisée et ne gaspillait pas la moindre ressource. L'ascendance d'Anne pouvait conduire à un bénéfique contrat de mariage. Des hommes de moindre noblesse appréciaient que leur épouse ait une part de sang bleu dans les veines. Il était également possible que Philipa fasse d'elle une courtisane, soumise aux caprices d'un marchand gras et influent. Ce qu'elle avait en tête la concernant, elle ne le lui avait pas encore révélé.

Anne se tint donc au garde-à-vous, en compagnie des autres servantes, au pied du lit à baldaquin de la maîtresse de maison lorsqu'on ouvrit les tentures. Philipa observa chacune d'elles, inspectant leur uniforme de la coiffe repassée à l'ourlet de leur jupon. Rien ne lui échappait. Ses lèvres ne dessinaient

jamais un sourire. Les rides d'expression de son visage étaient là pour le prouver. Dans le hall d'entrée, un portrait la représentait dans l'éclat de sa prime jeunesse, récemment mariée, mais la femme qu'elle était devenue n'en était plus que l'ombre.

— Cette nuit, j'ai eu froid aux pieds... lança-t-elle avec acrimonie aux servantes qui s'activaient autour d'elle.

On ajusta les couvertures et on empila d'épais oreillers à la tête du lit pour que la comtesse puisse s'y adosser en position assise.

— Le feu n'a pas été correctement préparé, reprit-elle. Les braises n'ont pas gardé leur chaleur.

Personne ne pipait mot. Tout en travaillant, les unes et les autres inclinaient respectueusement la tête chaque fois que Philipa s'exprimait. Les lourds rideaux aux fenêtres furent tirés avec un luxe de précautions, eu égard à leur prix. Les cendres froides furent vite retirées de l'âtre et un nouveau feu fut allumé pour réchauffer la chambre. Anne attendit que la comtesse soit convenablement installée pour déposer son plateau. Elle prit garde à ce que les supports, en se dépliant, ne touchent pas ses jambes et se mettent en place sans encombre de part et d'autre de son giron.

Dès que ce fut fait, Philipa examina ce qui se trouvait sous les couvre-plats en argent. Quand son inspection fut terminée, les lèvres pincées, elle ordonna :

— Dites à la cuisinière de venir me voir à midi.

Les servantes se figèrent. Pour avoir déjà eu à subir les foudres de la maîtresse de maison, chacune comprenait que la cuisinière passerait un sale quart d'heure.

Tout en observant celles qui l'entouraient d'un œil critique, Philipa se mit à manger l'un des plats qui lui étaient présentés. Toutes avaient appris à se déplacer en sa présence d'un pas souple et léger, et à garder les yeux baissés de manière à ne pas attirer son attention.

— Je suis prête à me lever, annonça-t-elle ensuite.

Philipa fit tinter ses couverts en les reposant sur le plateau. Aussitôt, celui-ci fut retiré par une servante tandis qu'une autre repoussait les couvertures jusqu'au pied du lit.

Anne se joignit à celles qui préparaient de l'eau pour la toilette et l'habillage de la comtesse. Selon son humeur, l'opération pouvait durer jusqu'à deux heures. En un ballet bien réglé, les servantes évoluaient autour d'elle pour lui nettoyer et sécher les mains et les pieds. Une paire de bas en laine lui fut passée, ainsi qu'une confortable chemise et un luxueux jupon matelassé. Même au début du printemps, rien n'était de trop pour empêcher que la comtesse ne prenne froid. Le Warwickshire était la dernière région anglaise avant l'Écosse. L'importance que lui conférait son statut frontalier valait à son seigneur d'être constamment retenu à la cour.

Son père manquait énormément à Anne.

La vie était plus douce lorsqu'il se trouvait en résidence au domaine...

Bien vite, elle effaça de ses lèvres le sourire qui s'y esquissait pour ne pas déplaire à la comtesse, mais songer à son père la rendait heureuse. Sa mère était folle de joie dès qu'il rentrait. Aussitôt que ses éclaireurs arrivaient au château pour annoncer son retour, elle se mettait à danser.

Le comte était resté tout l'hiver à la cour. Quatre longs mois durant lesquels Anne avait dû subir les caprices de Philipa sans bénéficier de l'aimante présence de son père. Il les adorait, elle comme ses frères et sa sœur, mais restait attaché à la tradition. Sa femme légitime faisait la loi et Anne ne dépendait que d'elle.

Pourtant, son sort lui semblait plus enviable que beaucoup d'autres. Elle avait un toit sur la tête, et chaque jour de quoi manger à sa faim. Elle portait une bonne robe en laine, et aux pieds des souliers qui avaient été faits pour elle, et non récupérés après avoir servi à une autre. Avoir à supporter la comtesse était un moindre mal et, au moins, Mary n'était pas là pour lui prêter main-forte.

Anne frissonna. La fille légitime de la maison était une garce au cœur de pierre. Mary ne cessait de se plaindre comme une gamine et pouvait piquer des colères impressionnantes. Il lui était arrivé de déchirer de magnifiques robes qu'elle jugeait moins belles que celles de ses amies de la cour. Philipa tolérait ces écarts de conduite et puisait dans les coffres du domaine pour passer à sa fille tous ses caprices.

En se détournant pour n'être pas vue de Philipa, Anne se renfrogna. C'était elle, en fait, qui se chargeait de trouver les fonds nécessaires pour apaiser les incessants accès de colère de lady Mary. Par tradition, la maîtresse de maison tenait les livres de comptes. Philipa aurait donc dû s'en charger et enseigner à sa fille comment procéder. À Warwick Castle, il en allait tout autrement. Au terme de ses corvées matinales, Anne devait travailler le reste du jour et jusque tard dans la nuit à veiller à ce que les comptes du domaine

restent équilibrés. Son père avait tenu à ce qu'elle soit éduquée, de même que ses frères et sœurs, mais c'était son épouse qui décidait de quelle manière cette éducation était mise à profit. Chaque fois que les caprices de lady Mary réclamaient davantage d'or, c'était donc à Anne de le trouver, en faisant en sorte que le maître ne remarque rien. La vente d'agneaux ou de tissages lui permettait généralement de lever les fonds, mais elle détestait jeter ainsi l'argent par les fenêtres.

Un coup sonore fut frappé à la porte de la chambre. Une servante s'empressa d'aller ouvrir. Un valet entra et annonça :

— Le maître est de retour, madame.

Le visage de Philipa se figea.

— Très bien, dit-elle. Qu'attendez-vous pour finir de m'habiller, espèces d'écervelées ?

Chacune redoubla d'activité en gardant les yeux baissés. Anne se contenta d'apporter son aide à distance, car elle avait appris à se tenir à l'écart dans ces circonstances. Une claque était vite partie quand la comtesse s'apprêtait à recevoir son mari. L'une des servantes, qui venait de laisser tomber un soulier, en fit l'amère expérience.

— Dehors ! s'emporta Philipa.

La malheureuse, en s'inclinant, recula en direction de la porte, la joue rougie par la gifle. Prenant son courage à deux mains, Anne se baissa et ramassa le soulier.

— Comment se fait-il que je sois affligée du personnel le plus incapable de toute l'Angleterre ? s'emporta Philipa. On ne met donc au monde que des idiots, dans ce pays ?

Personne n'osa protester, mais des coups d'œil éloquents furent échangés dans son dos. Ravie d'en avoir terminé, Anne se redressa. Philipa fulmina de colère quand elle tarda à s'incliner lorsque leurs regards se croisèrent.

— Bâtarde ! lança-t-elle d'un ton venimeux.

Anne s'empessa de s'incliner.

— Les bâtards sont conçus dans le péché, reprit Philipa. Tu peux te montrer reconnaissante de la clémence de l'Église, sans quoi tu n'aurais jamais été baptisée.

— Oui, madame.

Elle avait appris à ne plus souffrir des insultes dont Philipa l'abreuvait. Sa langue de vipère faisait moins mal que ses coups.

Dans un froissement de jupons en soie, lady Mary choisit cet instant pour faire son entrée.

— Père m'a mariée ! s'exclama-t-elle sans préambule. Oh, mère ! Je ne veux pas aller moisir en Écosse !

Sur ce, elle se jeta dans les bras de sa mère et se mit à pleurer à grand bruit contre sa poitrine.

— S'il vous plaît ! gémit-elle entre deux sanglots. Dites-moi que je n'aurai pas à y aller ! *S'il vous plaît !*

Ses pleurnicheries auraient suffi à réveiller un mort. De grosses larmes roulaient le long de ses joues tandis qu'elle s'agrippait à la robe de sa mère.

— Empêchez-le de me livrer à un Écossais ! implora-t-elle de plus belle.

— Maintenant, il suffit, Mary !

Tout le monde dans la chambre s'immobilisa et se tourna vers la porte, que le comte venait de franchir. Ses cheveux devenus gris ne le rendaient pas

moins impressionnant. Les femmes s'inclinèrent avec respect, même la comtesse, qui incita sa fille à faire de même.

— Je ne tolérerai pas que vous me fassiez honte, ma fille ! tonna-t-il. C'est une union solide que je vous ai arrangée avec le jeune Brodick. Il est déjà titré.

— Il est écossais ! releva Mary d'un ton boudeur.

— Les temps changent, ma fille. Nous formerons bientôt une seule nation, unie sous la bannière d'un roi d'origine écossaise. McJames, comte d'Alcaon, sera un bon mari pour vous. Bien meilleur que n'auraient pu l'être vos amis de la cour.

Les yeux du comte se posèrent sur sa femme, mais bien vite son regard se déporta sur Anne, qui ne put s'empêcher de lui adresser un sourire de bienvenue. Une lueur joyeuse fit étinceler le regard de son père. Mary, à qui cet échange n'avait pas échappé, poussa un soupir exaspéré et toisa Anne d'un œil chargé de haine.

Le comte se raidit et reporta son attention sur son épouse :

— Les hommes du comte d'Alcaon seront ici dans la semaine. Je n'ai pu m'absenter que pour raccompagner Mary. Je retourne à la cour demain dès le lever du jour.

Puis, à l'adresse de sa fille, il ajouta d'un ton sévère :

— Quant à vous, vous vous prêterez à ce mariage ainsi que je l'ai prévu, et sans verser une seule larme de plus ! L'enfance est terminée. Veillez-y, Philipa.

— Doit-elle vraiment déjà se marier ?

Le comte émit un grognement consterné.

— Grand Dieu ! À vingt-six ans, elle a dédaigné tous les partis que je lui ai présentés jusqu'à présent... Il n'y aura plus aucune discussion à ce sujet. J'ai eu le tort de vous laisser votre mot à dire. Voilà quatre ans que Mary devrait être mariée, et huit ans qu'elle fréquente la cour !

— Mais, père, intervint l'intéressée, il est *écossais* !

— Il est surtout comte, jeune fille ! rectifia son père en allant se camper devant elle. Qui plus est, ses terres bordent les nôtres, ce qui fait de lui un mari idéal pour vous.

Voyant qu'elle se remettait à pleurnicher, le comte maugréa et se tourna vers Philipa.

— C'est votre œuvre ! s'impatientait-il. La seule fille que vous avez été capable de concevoir geint comme une morveuse, alors qu'elle devrait m'être reconnaissante de lui avoir trouvé un beau parti. Quelle autre ambition avez-vous donc, Mary ? Devenir vieille fille ? Ou vous retrouver en disgrâce comme certaines de vos amies de la cour, grosses des bâtards d'on ne sait qui ? Que croyez-vous ? Les candidats ne sont pas légion, puisque votre mère ne m'a jamais donné de fils.

Mary frissonna et se redressa de toute sa hauteur. Les yeux écarquillés d'horreur, elle secoua la tête. Anne se surprit à avoir pitié d'elle. Le monde n'était pas tendre avec les filles, à qui l'on faisait payer les erreurs de leurs mères.

— Je vois que vous commencez à comprendre, triompha le comte. Le temps est venu de vous marier, d'avoir des enfants. L'affaire ayant été conclue par procuration, il ne s'agit pas de simples fiançailles. Le jeune McJames n'était pas d'humeur à attendre

qu'un mariage en bonne et due forme puisse être arrangé. Votre sort est scellé : vous êtes mariée, avec les devoirs qui vous incombent.

Sur ce, le comte tourna les talons en faisant claquer ses éperons. Ses hommes, qui avaient assisté à toute la scène depuis le couloir, lui emboîtèrent le pas.

Philipa, quant à elle, se moquait que les servantes n'en aient rien manqué non plus. L'intimité était un luxe. Mariée elle aussi à un comte, Mary devrait apprendre à ignorer l'attention constante dont elle serait l'objet dans la vie de tous les jours.

— Mère ! s'exclama celle-ci dès que son père fut parti. Vous devez me donner Anne ! Pour les livres de comptes... Je serai incapable de les tenir.

La gorge serrée, Anne soutint le regard que sa demi-sœur lui lançait. Elle n'aurait pas observé différemment une jument convoitée... Philipa, à son tour, la toisa avec intérêt. Anne se força à baisser la tête, même si elle sentait la colère monter en elle.

— Tout le monde dehors ! ordonna Philipa. Sauf toi, Anne.

Dès que les servantes eurent quitté la pièce sous la houlette de la gouvernante, la comtesse ajouta :

— Viens ici.

Anne s'exécuta en glissant silencieusement sur le sol. On pouvait l'obliger à obéir à ce dragon, mais pas à en avoir peur. La peur était pour les enfants et les idiots.

— Enlève ta coiffe.

Une lanière passant sous le menton et boutonnée du côté gauche retenait le couvre-chef en toile. Anne s'en défit et soutint le regard de la comtesse, curieuse

de découvrir ce qu'elle lui voulait. Philipa resta un long moment à la fixer, avant d'ordonner :

— Hors de ma vue, maintenant !

En replaçant sa coiffe, Anne se dirigea vers la porte. Elle n'en était qu'à mi-chemin quand la comtesse la héla :

— T'es-tu montrée appliquée dans tes études ?

Anne pivota sur ses talons pour lui faire face.

— Oui, milady, répondit-elle.

Mais cela n'avait pas été pour lui complaire. Si elle s'était consacrée avec cœur à ses études, c'était parce qu'elle aimait apprendre et qu'elle était douée pour ça.

— Alors va te plonger dans les livres de comptes, conclut Philipa. Et restes-y.

Anne s'exécuta en baissant la tête et en s'abstenant de toute réponse. Elle aurait été incapable de lui témoigner de vive voix la docilité et le respect nécessaires, tant sa colère était grande. Le soudain mariage de sa fille n'était pas une excuse pour que Philipa se montre plus acariâtre encore que d'ordinaire. L'annonce était attendue depuis des années, et Mary pouvait s'estimer heureuse que son nouvel époux ne l'ait jamais rencontrée. Sans quoi, il aurait pu renoncer à ce mariage, ce qui aurait inévitablement fait d'elle un objet de commérages. Elle rechignait à une union avantageuse, qui devait la placer à la tête d'un domaine plus important encore que celui de sa mère, assurant à ses enfants un avenir doré.

Mais lady Mary était trop immature pour comprendre d'où venait la nourriture qu'on lui présentait à table lorsqu'elle s'y asseyait pour dîner. Anne, elle, connaissait l'origine du blé qui avait servi à fabriquer

chaque miche de pain. Elle savait aussi quand les récoltes s'annonçaient mauvaises ou quand les brebis n'agnelaient pas assez. Il fallait avoir l'esprit vif afin de maintenir les réserves à un niveau suffisant pour que la population du domaine ne souffre pas de la faim durant l'hiver. Se séparer d'une part trop importante des récoltes par appât du gain pouvait conduire à la disette avant l'arrivée du printemps. Le devoir d'une aristocrate consistait à assumer ces responsabilités pour le bien de tous.

— Qu'est-ce qu'elle te voulait ?

Joyce l'attendait au détour d'un couloir. La gouvernante triturerait son tablier, anxieuse d'apprendre de quoi il avait été question après son départ.

— Elle m'a ordonné d'aller tenir les comptes, répondit Anne. Je ne serais pas étonnée qu'elle envisage de saigner nos finances pour la garde-robe de Mary.

La gouvernante secoua la tête d'un air désolé.

— C'est de ton père que tu dois tenir cette langue bien pendue qui est la tienne... déplora-t-elle. Seul un noble peut se permettre de parler ainsi. Mais tu ferais bien de faire attention. La maîtresse ne te porte pas dans son cœur.

— Comme si je ne le savais pas...

Joyce s'adoucit et reprit :

— J'en suis désolée pour toi, crois-moi. Cette femme a la méchanceté chevillée au corps, alors que tu te conduis en digne fille de ton père en lui accordant le respect qu'elle exige. Il doit être fier de toi.

Anne sentit son visage s'illuminer à l'évocation de son père. Aux prises avec la comtesse, elle avait failli oublier qu'il était de retour. Au moins pouvait-elle se

réjouir du fait qu'il passerait chez sa mère ce soir. Même si cela rendait sa femme folle de rage, il ne manquait jamais de le faire. Parfois, Anne se demandait s'il ne le faisait pas exprès pour ennuyer son épouse au sang bleu...

Anne pressa le pas le long du corridor. Ses comptes l'avaient retenue tard. Un sourire s'afficha sur ses lèvres lorsqu'elle approcha des appartements de sa mère. Ceux-ci, situés à l'extrémité du château, étaient exposés au nord. Cela les rendait glacials, mais Ivy avait refusé d'en changer lorsque le comte l'avait proposé.

Par-dessus tout, la mère d'Anne cherchait à éviter les ennuis. Elle devait vivre au jour le jour aux côtés de Philipa pendant que son mari remplissait ses devoirs à la cour. La maîtresse de maison lui ayant assigné ces pièces-là, elle s'en contenterait, qu'il y fasse froid ou non.

Quand Anne ouvrit la porte, un flot de lumière dorée dispensé par de nombreuses chandelles l'accueillit.

— Et voilà ma fille ! s'exclama le comte. Ma femme jure que tu es la pire servante qu'elle ait jamais eue.

— Bonsoir, père...

Anne inclina la tête, sans avoir cette fois à feindre le respect. Son père hocha la sienne d'un air approbateur. Son visage demeura de marbre un long moment avant qu'il se décide enfin à lui ouvrir les bras. Anne s'y jeta en riant et il la serra fort contre lui.

Lorsqu'il la relâcha, il lui tapota le nez de l'index pour la taquiner et assura :

— Tu es une brave fille de ne pas te plaindre d'elle. Ma femme n'est jamais contente, mais tu n'y es pour rien.

— Je vous promets de redoubler d'efforts pour la satisfaire, père...

Le comte sourit.

— J'en suis certain. Tout comme je suis certain que cela ne suffira pas néanmoins à Philipa. Mais je ne veux pas parler d'elle.

En riant de plus belle, il prit Ivy dans ses bras et déposa un baiser sur sa joue.

— Vous m'avez tous tellement manqué ! s'exclama-t-il.

— Racontez-nous, père ! s'impacienta Bonnie, la plus jeune de la fratrie, qui raffolait des histoires de leur père. Dites-nous ce qui se passe à la cour !

D'un air complice, le comte demanda :

— Je suppose que tu veux tout savoir du déguisement du comte de Southampton au dernier bal masqué ?

Bonnie se trémoussa sous l'effet de l'excitation. Anne adorait sa plus jeune sœur. Sur une assiette, elle prit un fruit sec et le dégusta. L'humble table, garnie la plupart du temps uniquement de porridge et de petit-lait, offrait ce soir-là des scones et de la bière en plus des fruits. Sans doute ces largesses avaient-elles été sorties des cuisines grâce à Brenda, la cuisinière, en représailles aux remontrances qui lui avaient été faites ce jour-là. Seule la maîtresse de maison avait droit à de telles douceurs, mais puisque celle-ci ne voulait rien savoir de l'intendance, il n'était pas rare que de plus grandes quantités soient préparées et

que la famille d'Ivy se régale des tartes aux fruits préparées à son intention.

Dans l'appartement brillamment éclairé, bien des rires retentirent ce soir-là, et ce fut le cœur empli de joie qu'Anne alla finalement se coucher.

Aucune des insultes de Philipa ne la priverait de l'amour que lui portait son père. La comtesse avait beau se croire toute-puissante, elle ne parviendrait jamais à briser le lien qui l'unissait à l'auteur de ses jours. Chacun devait supporter un fardeau dans l'existence. Le sien était l'hostilité que lui vouait Philipa. Elle ne devait pas s'en faire pour cela. Ce n'était pas important du tout.

### *Le lendemain, au lever du jour*

Le comte de Warwick se mit en selle avec autant de souplesse que tous les hommes de son escorte. Son habit de bonne laine anglaise visait davantage à le protéger du froid qu'à faire forte impression. Depuis une fenêtre du premier étage dont elle avait ouvert les volets, en compagnie de sa sœur Bonnie, Anne le regarda partir.

— Penses-tu que père te ramènera un mari, la prochaine fois ? s'enquit Bonnie.

À l'âge de quatorze ans, celle-ci demeurait étrangère aux dures réalités qu'avaient à affronter les enfants illégitimes. Toute la famille veillait à ce qu'il en soit ainsi, estimant qu'il lui faudrait grandir bien assez vite.

— Je l'ignore... répondit Anne. Mais je ne m'en fais pas pour ça. Père prend toujours soin de nous.

Bonnie se mit à rire. Ses yeux bleus étincelants de malice, elle ajouta :

— Moi, je crois qu'il te mariera à un chevalier qui aura gagné ses éperons en s'acquittant d'une délicate mission pour la reine, et qu'elle aura elle-même adoubé.

Bonnie soupira, perdue dans ses fantaisies de jeune fille auxquelles Anne se laissait gagner. Pourquoi n'aurait-elle pas rêvé, elle aussi, que chacun ait sa part de bonheur ? En tirant doucement une mèche de sa sœur pour la ramener à la réalité, elle lui sourit et suggéra :

— Peut-être ce chevalier attend-il en fait que tu sois assez grande ?

Bonnie en resta bouche bée.

— Tu crois que c'est possible ? s'étonna-t-elle.

— Je le crois. Tout le monde sait, d'ici jusqu'à Londres, quelle adorable jeune fille tu es. Le moment venu, tu ne manqueras pas de prétendants.

— Tu me taquines ! protesta Bonnie, un demi-sourire aux lèvres. Tu ne devrais pas. Je pourrais devenir vaniteuse...

— Pas du tout, ma chère... Je me joins à ton rêve. Tu ne me priverais pas de ce plaisir, n'est-ce pas ?

Bonnie agita la main pour faire ses adieux au comte, qui s'éloignait. Sachant qu'il ne se retournerait pas, Anne ne prit pas cette peine. Philipa et Mary, en tant que femme et fille légitimes, le regardaient partir elles aussi, debout sur le perron. Jamais il ne se retournait pour les saluer.

— Tu vas avoir un mari, Anne... reprit Bonnie dans un murmure. Je l'ai rêvé la nuit dernière.

Anne referma les volets et les verrouilla soigneusement. Elle secoua la tête et fixa sa sœur au fond des yeux.

— Bonnie... Tu te souviens de ce que mère t'a dit à propos de tes rêves, n'est-ce pas ?

Loin de paraître contrite, sa sœur redressa le menton et soutint crânement son regard.

— N'empêche que je l'ai rêvé ! s'entêta-t-elle. Et si j'en parle, c'est uniquement parce que c'est pour toi qu'il vient. Au printemps prochain, un bébé grandira dans ton ventre, qui naîtra avant la pleine lune de l'équinoxe d'automne. Je l'ai vu ! Ne crains rien, tu ne mourras pas.

Un frisson remonta l'échine d'Anne. Bonnie avait un don de double vue, et toute la famille redoutait que cela ne s'ébruite. On brûlait des femmes pour moins que ça. Profitant de la vieillesse et de la faiblesse de la reine, les magistrats locaux exerçaient leur pouvoir d'une main de fer.

— Tu ne l'as dit à personne d'autre ? s'inquiéta-t-elle.

Bonnie secoua négativement la tête.

— Tu sais que j'ai promis à mère de ne pas parler de mes rêves. Mais comme il s'agissait de toi et que mère a précisé que je ne devais en parler à personne en dehors de la famille, je n'ai pas trahi ma promesse.

— Tant mieux. Continue comme ça. Les chevaliers n'aiment pas les femmes qui ne savent pas tenir leur langue.

— N'empêche qu'il viendra te sauver ! Je l'ai vu, sur son coursier noir. Il possède une grande épée, qu'il porte dans son dos, comme les Écossais que nous avons croisés à la foire au printemps dernier.

Anne expliqua :

— C'est lady Mary qui vient d'être mariée par procuration à un comte écossais. Voilà ce que tu as vu.

— Non ! Je t'ai vue, toi. Je l'ai vu faire son entrée dans la cour et te chercher du regard. Il a des yeux noirs comme la nuit.

Une part d'elle-même n'aurait pas demandé mieux que de croire ce que racontait sa sœur, mais Anne la fit taire. La vie était difficile. Il ne servait à rien de s'égarer dans des contes de jeune fille. Elle ne ferait ainsi que rendre plus lourd encore le prochain fardeau que Philipa déciderait de lui faire porter. Libre aux autres femmes de ce château de rêver du grand amour. Cela lui était impossible quant à elle. Bonnie l'apprendrait bien assez tôt.

Le sang de leur père, qui coulait dans leurs veines, constituait une entrave autant qu'une bénédiction. Dans ces conditions, il n'y avait aucune chance qu'elle puisse connaître un jour le véritable amour. Aucune.

### *Terres du clan McJames*

— Tu es d'une humeur massacrate, ne me dis pas le contraire. Je croyais pourtant que c'était ce que tu voulais.

Brodick McJames émit un vague grognement, auquel son frère répondit par un petit rire.

— Je ne peux me marier selon mes vœux, Cullen, répliqua Brodick. Leurs terres bordent les nôtres. La dot agrandira le territoire des McJames, et il s'agit là de riches fermes. Qui plus est, si le père de ma

femme n'a pas d'autre enfant légitime, c'est tout son domaine qui passera un jour en notre possession.

— Peut-être, s'entêta Cullen, mais malgré tout cela tu me sembles bien morose.

Il tendit la main vers une galette d'avoine avant d'y renoncer et ajouta :

— Peut-être est-ce la nuit de noces qui t'inquiète ? Il est vrai que tout le monde n'est pas aussi doué que moi. Tu ne devrais pas être jaloux de mon habileté avec les femmes, cher frère. C'est un péché.

— La vantardise aussi.

Cullen se fendit d'un sourire éblouissant, révélant deux rangées parfaites de dents blanches.

— Dans ce cas, je ne crains rien, puisque je dis la vérité, assura-t-il. Mon membre est...

— Pitié ! l'interrompit Brodick. Garde ton baratin pour celles qu'il pourrait intéresser.

Cullen se mit à rire de plus belle, imité par quelques-uns de ceux qui se trouvaient autour d'eux. Brodick se leva et alla faire les cent pas, les mains croisées derrière le dos, à l'écart du feu de camp. Son frère n'avait pas tort : alors qu'il aurait dû se réjouir, il se sentait d'humeur morose. C'était d'un cœur léger qu'il aurait dû s'acquitter de la tâche d'aller chercher sa femme. Ce mariage, à n'en pas douter, constituait une excellente opportunité.

Ce serait une union profitable, mais cela n'enlevait rien au fait qu'il redoutait d'introduire chez lui une lady débarquant tout droit de la cour anglaise. Il s'y était lui-même rendu une fois, et il aurait préféré marcher droit au tombeau plutôt que d'avoir à y remettre les pieds. Les femmes y étaient d'intrigantes et déloyales créatures au visage plus peinturluré